

... et du photojournalisme

Benoît Aquin, Jean-François Leblanc and Robert Fréchette

Number 9, September 1989

La photographie a 150 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21791ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

0831-3091 (print)

1923-2322 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aquin, B., Leblanc, J.-F. & Fréchette, R. (1989). ... et du photojournalisme. *Ciel variable*, (9), 22–24.



19 Quiche, Guatemala, 1988

BENOÎT AQUIN

suite de à propos de la photographie

on appuie sur le déclencheur.
Cela permet parfois de capturer des scènes
de la vie quotidienne sans modifier
quoi que ce soit dans l'attitude
du sujet et c'est alors fantastique,

Hélas, trop souvent,
on obtient des cadrages inutilement désaxés,
des lectures manquées,
des compositions abominables,
sans mentionner les têtes coupées.

si l'on exclut, bien sûr,
le remords qui est toujours là.

«Vous désirez avec ou sans tête?»

Mais il y a plus grave encore.
En voyage, parfois,
le *con à kodak* qui pose sa femme blonde
et nordique devant la belle statue de Michel-Ange,
il vous fait chier.

Eh bien parfois,
l'autochtone,
c'est ce *con* qu'il voit en vous.
Puis, là merde,
un large sourire niais et américain
apparaît et uniformise tous les visages de la terre,

sans parler du fait que tout coûte alors plus cher,

Je cherche à diffuser un
photojournalisme plus intègre
et impliqué face à la situation
plutôt anémique qui anime
cette discipline au Québec,
c'est-à-dire face à un
photojournalisme souvent trop
bien rangé et trop fréquem-
ment plié aux exigences des
publications.

Benoît Aquin
Membre de l'agence STOCK PHOTO



20
**JEAN-FRANÇOIS
 L E B L A N C**

et c'est à ce moment bien précis
 que vous avez envie d'exécuter
 le lancer du marteau avec votre caméra,

nouvelle discipline olympique aux Jeux de 1992 à Barcelone.

Tous les médias vont couvrir le sujet.

Si je n'aimais pas la photo,
 je n'hésiterais pas un instant :
 j'oublierais mon appareil chez-moi
 avant de partir en voyage.
 Oui, il m'arrive d'affirmer :
j'aimerais ne pas aimer la photo.
 Puis, un peu comme Lewis Hine,
 faute d'une plume agile,
 je m'embarrasse d'une caméra.

Marcel Blouin

Port-au-Prince,
 29 novembre '87.

Journée historique.

Subtil mélange d'espoirs et de
 craintes pour les Haïtiens qui
 se lèveront très tôt ce matin-là
 pour se rendre aux urnes afin
 de botter le cul à trente ans de
 dictature duvalériste.

Je me rends au bureau de vote
 le plus près.

Une tension sournoise rôde
 dans l'air.

Quelques minutes plus tôt,
 dans un autre bureau tout près
 d'ici, le carnage s'est produit.
 Les mitraillettes *macoutes* ont
 craché la mort. Les corps
 désarticulés se sont affaissés
 dans une mer de sang. Plus
 d'une trentaine de victimes,
 d'hommes et de femmes,
 venus paisiblement voter ce
 matin-là.

Ici, on questionne, on gueule,
 on s'agite.

Je me sens pris au piège

derrière ces murs, ces grillages,
 cette foule fébrile.

J'appréhende à tout moment
 l'incursion d'une bande de
 Macoutes, le crépitement
 sauvage des mitraillettes
 vòmissant sur la foule sans
 défense. J'essaie de chasser
 cette vision. J'évite de me
 demander ce que je fais là. Je
 prends des photos. C'est ce
 que j'ai de mieux à faire.
 Puis soudain, c'est la panique,
 le *courri*, le raz-de-marée vers
 la sortie. Je m'agglutine
 instinctivement à la masse,
 puis je m'étonne d'être déjà
 dans la rue. Mes gestes sont
 commandés par l'émotion, par
 l'instinct de survie. Je sens que
 j'ai dépassé une limite.
 Je ne comprends pas ce qui
 arrive.

Pourquoi ce journaliste
 Haïtien prend-il ma photo ?
 Machinalement, je lui rends la
 pareille.

Ce n'est que plus tard, en
 voyant la photo, que j'ai
 remarqué tous ces regards.
 J'ai passé le reste de la matinée
 à l'hôtel.

Les rues de la ville s'étaient
 transformées en désert.

Sillonnées seulement par des
 véhicules militaires, chargées
 de soldats ou de Macoutes en
 civil exhibant fièrement leurs
 armes, parsemées, çà et là, de
 voitures défoncées, perforées,
 carbonisées.

J'ai pensé à *Apocalypse Now*, à
Under Fire, à *Mad Max*.

Je me suis demandé ce que je
 foutais dans ce décor, loin de
 mon univers tranquille et
 douillet.

Je me pose encore la question.
 Mais je ne cherche plus de
 réponse.

J'ai envie d'y retourner.

Jean-François Leblanc
 Membre de l'agence STOCK PHOTO



21
**ROBERT
FRÉCHETTE**

Unamen Shipu veut dire
rivière-peinture en Montagnais.
La couleur de l'eau rappelle
la peinture que l'on faisait avec
de l'écorce. Les Blancs ont
interprété de toutes sortes
de façons le nom Unamen.
Il fut tellement transformé,
qu'aujourd'hui ce lieu s'appelle
La Romaine.

C'est à mille kilomètres de
Montréal sur la Côte-nord, à
l'endroit où la rivière se jette
dans le golfe. Un village de
700 âmes sur le bord de la mer.
Une porte pour entrer dans le
pays Indien.

J'y suis allé trois fois, j'y
retourne bientôt, afin d'y
effacer un vide dans ma
mémoire de Blanc.

Robert Fréchette
Membre de l'agence STOCK PHOTO